

Les fameuses odalisques de Jean-Auguste-Dominique Ingres ont fait fantasmer toutes une génération sur les promesses et les charmes de l'Orient. Figure incontournable du mouvement néoclassique, Ingres est passé maître dans la représentation des thèmes à l'antique, célébrant la précision du trait et la supériorité du dessin sur la couleur. Loin d'une beauté générique, Ingres cherche à représenter l'individualité du modèle à travers la simplification des formes. Cette économie de moyens accentue la beauté idéalisée de ces femmes avec une attention particulière aux jeux subtils des lumières et des ombres pour donner à ces peaux nues toute leur rondeur.<sup>1</sup> Dans ses oeuvres, Ingres ne cherche pas tant le réalisme que l'harmonie d'un idéal de beauté. Pour ce faire, il s'octroie quelques libertés dans la composition des corps, dont l'exemple le plus représentatif reste les fameuses trois vertèbres rajoutées au dos de sa *Grande odalisque* (voir vignette).

Ses nus féminins symbolisent l'Orient lointain, rêvé. L'odalisque, esclave de la femme du sultan ou plus génériquement femme d'un harem ou courtisane<sup>2</sup>, envoûte par son mystère. Le peintre nous montre ce qu'on n'est pas censé voir : des femmes nues dans l'intimité du harem, du bain, d'un sommeil. Pour faire écho à « La dormeuse de Naples », je vous propose *l'Odalisque dormant* réalisée à Rome en 1820. Surprise dans son sommeil, la belle n'a aucune conscience d'être observée. Elle est comme abandonnée aux regards indiscrets, ses formes voluptueuses offertes, sans artifices. La sensualité du corps est renforcée par le rendu de la peau, doux, comme laiteux, presque translucide. Il s'agit probablement d'une étude pour un tableau de plus grande envergure<sup>3</sup>, on y retrouve la prédilection du peintre pour ces femmes alanguies. Cette pose, Ingres l'utilise dans plusieurs oeuvres, dont *L'Odalisque à l'esclave* (1839, Fogg Art Museum, Harvard University), seule la position des bras varie au fil des toiles, laissant le spectateur dans une douce familiarité qui renforce encore plus le sentiment d'intimité qui émane de l'oeuvre.

Andr ea Villat - Médiatrice culturelle indépendante - [www.desexposenfolie.ch](http://www.desexposenfolie.ch)

1 Walther, Ingo F. (sous la dir.), *Les maîtres de la peinture occidentale*, tome 2,  d. Taschen, 2005, p. 428.

2 Définition tirée du *Petit Larousse illustré*, 2014, p. 792.

3 <https://collections.vam.ac.uk/item/O17322/a-sleeping-odalisque-oil-painting-ingres-jean-auguste/>, [visité le 01.06.2021].



Ci-dessus: Jean-Auguste-Dominique Ingres, *La Grande Odalisque* (détail), huile sur toile, 1814, Musée du Louvre, Paris.

Droite: Jean-Auguste-Dominique Ingres, *Odalisque dormant*, huile sur toile, 1820, Victoria and Albert Museum, Londres.



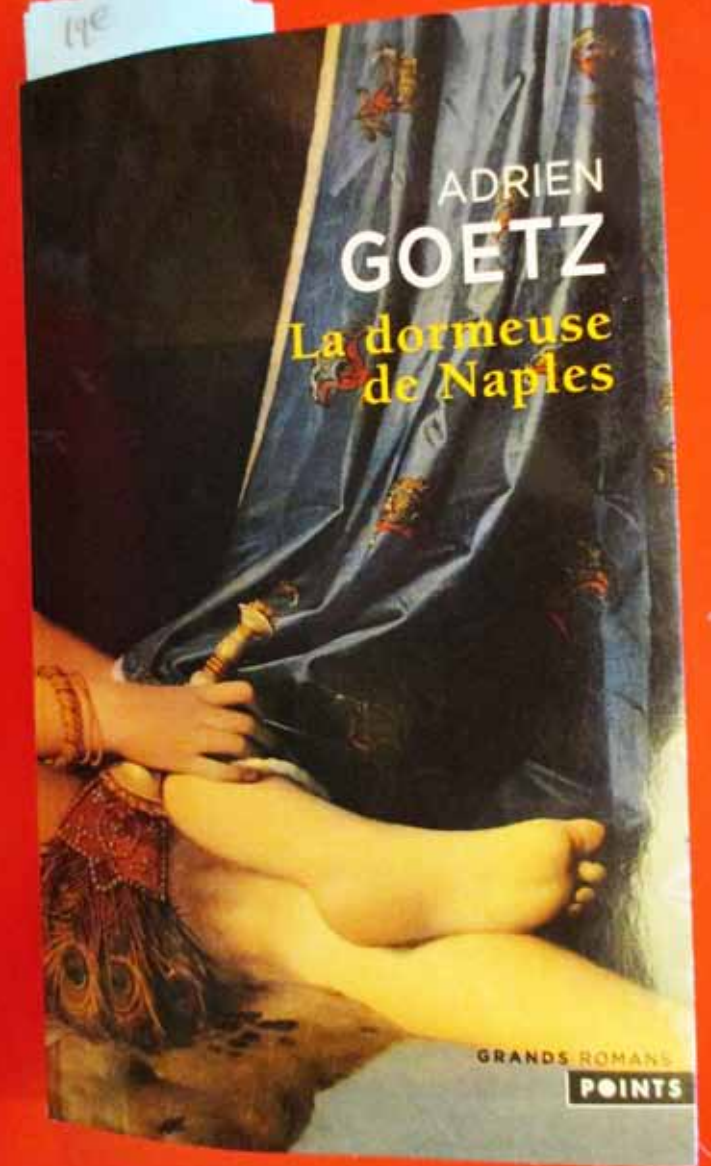
Cet *opus* d'Adrien Goetz, historien de l'art et romancier, est consacré à un tableau disparu en 1814 d'Ingres : *La dormeuse de Naples*. Sous la plume de l'auteur, le peintre prend vie : réalité et fiction s'entremêlent pour notre plus grand bonheur en une intrigue savamment agencée autour d'un épïcêtre : la création artistique. Le lecteur suit Ingres dans sa quête picturale entre Delacroix et Géricault qui lui font un peu ombre et cette soif d'Orient dont l'Occident du milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle ne cesse de rêver, de gloser, de peindre et d'écrire. Goetz analyse le lien étrange, presque obsessionnel de l'artiste pour son modèle et qui ne cesse de peindre et repeindre ce corps qu'il veut saisir et qui lui échappe. Dès les premiers instants...le trouble s'installe : « (...) il me fallut me persuader qu'elle n'était pas créature de mon imagination [...], que c'était bien une femme de chair que j'avais en face de moi et pas l'une de mes peintures. Elle me paraissait « déjà peinte ». »<sup>1</sup> A l'oeuvre en cours, succède une relation toute en ambiguïté où tous deux, peintre et modèle « jouent aux amoureux » sans aboutir la relation. Fil tendu, fil ténu. Ingres constate avec tristesse, que ce projet le renvoie à sa propre solitude de créateur, à un champ limité et nécessairement douloureux. Ingres la fait venir à Rome où il s'établit. Et la toile se perd...le peintre la cherchera en vain. A Paris, âgé, désabusé, Ingres rêve de retourner à Naples lorsqu'il se prête au souvenir de son dernier séjour à Rome entre 1835 et 1841 : c'est dans cette période qu'il apprend que son fameux modèle de *La dormeuse de Naples* vivant dans un bouge est morte. Lui reste alors les regrets : « Me laisser aller à l'aimer. Ne plus m'en séparer. J'avais été pudique et lâche. Je criais à réveiller la nuit tous les morts de Rome. »<sup>2</sup>

Le dernier volet de ce récit bref et dense fait ressurgir le tableau dans la société française et permet de tisser un enjeu particulier entre Géricault et Ingres : toile perdue ou toile cachée ?

Sita Pottacheruva – Guide cyclolittéraire – [www.baladesavelo.ch](http://www.baladesavelo.ch)

1 GOETZ, Adrien : *La dormeuse de Naples*, éditions Le Passage, 2004, p. 28.

2 GOETZ, Adrien : op. cit., p. 51.



*Un livre... Une oeuvre...*

*Mais, la seule que j'aurais voulu peindre, dessiner, peindre de nouveau, c'était elle, ma dormeuse de Naples. [...] L'Odalisque était imaginaire, celle-ci serait réelle. L'Odalisque était l'Orient, elle, l'Occident. Mon coucher de soleil. J'en cherchais l'idée depuis des semaines. [...] J'avais trouvé, enfin, sans la chercher, une femme.*